VENISE, ALLER SIMPLE

Fiction & Cie



Alain Veinstein

VENISE, ALLER SIMPLE

roman

Seuil
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-129797-3

© Éditions du Seuil, janvier 2016

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

Des jours et des jours plus tard

Un homme seul, calle dei Frati, sur le chemin de l'Accademia. Il voudrait ne rien laisser paraître mais ne parvient pas à retenir ses larmes. Pas question de lui adresser la parole. Comment demander si tout va bien à quelqu'un qui s'effondre en sanglots ?

Avant qu'il ne soit trop tard

Aujourd'hui, à l'heure où, en d'autres temps, j'aurais dû partir pour la radio, je me suis mis en route pour une destination que je fais semblant de croire inconnue. Je sais seulement que c'est nulle part, car ce n'est pas Venise. J'apprends l'habitude difficile de ne plus avoir de lieu. En marchant, je me livre à une nouvelle passion : imaginer des émissions et trouver un titre pour chacune d'elles. J'en fais « provision » comme les ménagères autrefois, quand ça sentait le roussi. Sauf que je ne connaîtrai sans doute pas les jours meilleurs de l'après-guerre. Avenue Émile-Zola, je décide de ne pas aller plus loin. Après tout, j'ai un texte à écrire. Je choisis un vieux café en retrait où, derrière le bar, s'affaire une serveuse.

Que Sartre me pardonne, j'ai toujours préféré les serveuses aux garçons de café. Je leur dois de grands moments de bonheur. Prendre un verre, un repas en solitaire, et me laisser emporter par leur jeu avec des incursions dans ce que je crois être les soubassements de leur vie. Je ne saurais expliquer pourquoi les gestes, les expressions du visage, le langage réduit à

peu de mots, le silence, la distance mise entre les personnages en mouvement, debout, et ceux confinés, assis, dans un espace restreint, ne me fascinent que dans leur version féminine. Pour moi, les serveuses détiennent l'autorité, elles sont reines et n'ont pas de mal à faire oublier au client, censé être roi, que ce sera pour une autre fois. Chacun à sa place.

Lorsqu'une serveuse me frappe en plein cœur, je ressuscite. Elle donne tout d'un coup une orientation à ma vie, je n'exagère pas. Je suis prêt à attendre autant de temps qu'il le faudra. Attendre quoi ? J'ai peine à le dire. Pourrait-on, d'une phrase, clarifier ce qu'on attend d'un livre ? La difficulté, comme toujours, est de trouver les mots. Généralement, les phrases que je risque tombent à plat. Surtout, quand je m'efforce d'être drôle. Ce que je dis au second degré est reçu au premier et je passe pour un barjot. Je m'épuise à guetter des réactions encourageantes qui ne viennent pas. Impossible de sortir de son rôle. Elle est la serveuse, je suis le client. Il y a incompatibilité de rencontre. Nous sommes voués à des impasses affectives. Sauf quand…

Quand par miracle nos chemins se croisent, je l'ai vécu quelquefois, je tombe de haut en découvrant que la serveuse, sortie de son rôle et perdant tous ses attributs, est une femme comme une autre. La magie s'effondre. Le désir rentre dans l'ordre, où il va se faire de plus en plus petit, avant de disparaître complètement.

Je n'ai qu'un seul souvenir d'une histoire qui a tourné autrement. Un beau souvenir. C'était avec Felicia, une Espagnole fille de la mer. Elle travaillait chez Livio, à Neuilly, une pizzeria toujours bondée où le personnel n'a pas le temps de s'attarder

avec les clients. À ma grande surprise, elle a pourtant répondu tout de suite à mes questions et m'en a posé à son tour. Un lien s'est noué. Nous sommes devenus inséparables. Un soir, je l'ai invitée à dîner. J'ai pris son acceptation pour une carte blanche. À peine sortis du restaurant, je l'ai embrassée. Elle n'a pas fait mine de s'en offusquer. Manifestement, les baisers étaient dès le départ au programme de la soirée. Elle habitait du côté du bois de Vincennes, à l'autre bout de la ligne 1 du métro. Heureusement, j'avais ma voiture. Sans préavis, elle me fit arrêter devant un bistrot d'où elle sortit avec une bouteille de whisky. Les choses se présentaient bien. D'ailleurs se succédèrent des épisodes dans un premier temps sans surprise. À notre arrivée, Felicia ouvrit la bouteille et nous nous sommes servis tous les deux sans modération. La séquence de baisers qui suivit ne fut pas plus exemplaire du point de vue de la modération. J'aurais voulu l'absorber en moi tout entière, mais ma bouche étant prise, je ne disposais plus que de mes mains qui s'agitaient sur sa peau comme si je tentais des gestes désespérés pour ne pas me noyer. Dans un instant de répit, j'ai arraché, plutôt qu'enlevé, le tee-shirt et le soutien-gorge de Felicia, dont j'ai couvert tout le corps de caresses et de baisers. Il était temps de l'inviter à poursuivre la soirée dans sa chambre. Pas d'opposition. Mais une fois dans la chambre, elle voulut boire du vin. Elle n'en avait pas chez elle. Elle croyait pouvoir en trouver chez son frère qui habitait deux étages plus haut. Elle se rhabilla et me laissa dans l'appartement qu'elle ferma à clef. J'attendis un long moment et commençai à trouver le temps long, puis à me demander ce que je faisais là, nu dans un lit étranger, derrière une porte fermée à clef. J'étais sur le point de me rhabiller lorsqu'elle est enfin

revenue avec une bouteille de vin et deux verres sur un plateau, illustré par une mauvaise reproduction de *La Mort de Laocoon*, l'une des dernières œuvres peintes par le Greco à Tolède. Je me suis jeté sur Felicia, porté par la fureur naissante qui s'était emparée de moi pendant l'attente. Son jean, son tee-shirt, sa culotte en firent les frais. Je la plaquai ensuite sur le lit où je me suis couché sur elle en la serrant de façon à lui interdire tout mouvement. « Enfin seuls », c'est tout ce que j'ai trouvé à lui dire en reprenant mon souffle. En guise de réponse, elle a tenu à fixer dès le départ les règles du jeu. Pas de pénétration. Jamais. Elle refusait toute méthode contraceptive et redoutait les accidents. Alors, « tout ce que tu voudras, mais pas ça ».

Ce que je voulais, c'était la garder dans mes bras, sans un geste, en silence. Tels étaient nos ébats lorsque je venais la retrouver. Nous nous déshabillions, nous nous allongions l'un sur l'autre sur le lit et nous restions ainsi, sans dire un mot, les yeux fermés, nous caressant et nous embrassant, doucement, délicatement, jusqu'à ce que le sommeil nous arrime à d'autres rêves.

La serveuse du bistrot où je me retrouve à présent, avenue Émile-Zola, n'aurait pas de mal à me faire rêver. Je ne me ferais pas prier pour l'inviter à boire un spritz sur les Zattere. Mais ce n'est pas le moment. Mon objectif, je ne l'oublie pas, est d'écrire le début d'un livre dont j'ai déjà trop tardé à remettre le manuscrit à mon éditeur. Comme toujours, le début vient à la fin. La dernière minute délie les langues. Déformation professionnelle : à la radio, il m'a toujours semblé que nous devions, en début d'émission, annoncer de quoi il allait être question.

Au début d'un livre, pourquoi en irait-il autrement ? Surtout quand le livre ne repose pas sur une ligne unique et ne craint pas de s'insinuer dans des méandres. Il faut mettre en perspective, rappeler le contexte. À l'Opéra, je l'ai remarqué, les programmes s'ouvrent par la rubrique « À lire avant le spectacle ». Ici, je pourrais essayer d'écrire quelques lignes intitulées « À lire avant la lecture ».

« Qu'est-ce que vous pouvez bien écrire qui vous fait tirer la langue comme un enfant », me demande la serveuse en venant prendre la commande.

À lire avant la lecture

En 2002, j'ai publié un roman intitulé *L'Intervieweur*. Comme il arrive parfois, je me suis identifié à mon personnage. Sous mon nom, par la suite, j'ai même fait figurer « intervieweur » en petits caractères sur mes cartes de visite. Je les distribuais par manière de plaisanterie plutôt que pour me présenter en bonne et due forme. Personne, en tout cas, n'a jamais fait de commentaires. Personne, même, n'a eu l'air de trouver ça drôle.

Et puis un jour, alors que j'arpentais pour la énième fois depuis quelque quarante années les couloirs de la radio, j'ai entendu sonner le glas. J'étais tenu de plier bagage du jour au lendemain et de m'enfoncer au fond des âges. Ma carte de visite n'était plus valable. Kafka, on ne cesse de le vérifier, n'a rien inventé.

En attendant, fini les promenades dans les couloirs. A commencé une période de longues vacances, de grande vacuité. J'ai dû apprendre à me lever le matin sans avoir d'autres buts précis que ceux que je m'inventais, trouver des arrangements avec le temps, faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Puis je me suis souvenu que mon personnage d'intervieweur prenait des notes où il écrivait – bien avant l'invention de Twitter – ce qui lui passait par la tête, le tout-venant, en somme. Il notait des bouts de phrase saisis au vol, regardait vivre ses interlocuteurs et les écoutait parler, suivait toutes sortes de traces, à commencer par les siennes. C'était une façon pour lui que tout redevienne possible, de retrouver les chances d'une destinée multiple dans le recommencement quotidien de la vie, quand les jeux ne sont pas faits une fois pour toutes et que l'inconnu peut surgir à tout moment. « Je m'offre la chance d'entrer dans une histoire dont j'ignore la fin, écrivait mon intervieweur, mais qui se noue et se dénoue au gré des rencontres. » Il ajoutait qu'il lui arrivait de se demander si ce n'était pas finalement en traçant ces phrases « à côté de la vie » qu'il vivait vraiment. Au moins avait-il le sentiment d'exister, au risque de se confondre avec ses personnages qui ne sont plus là, sous sa plume, que pour lui permettre, à regarder les choses de près, une sorte d'autoportrait. L'autoportrait d'un autre composé avec les mille morceaux de son portrait déchiré. Comment ne pas songer à une sorte d'Arlequin imaginé à Venise par Goldoni ?

Ce que je n'ai pas dit encore, c'est que vers la fin du récit *L'Intervieweur*, la chute du « héros » est annoncée. La comédie s'arrête. Dans son studio, « épuisé par tant d'excès », comme le bavard de Louis-René des Forêts, si je peux m'autoriser

la comparaison, il monte le son du casque au maximum, dans le désir de ne plus jamais rien entendre, allant jusqu'à souhaiter que les membranes des écouteurs lui éclatent aux oreilles, de façon que plus une voix ne lui écorche les tympans. En réalité, cela sera-t-il nécessaire ? Tandis que le réalisateur range ses disques, il a le pressentiment qu'il le voit pour la dernière fois. Qu'il est temps pour lui de prendre congé « sans fleurs ni ovations » dans une lente glissade à bout de souffle.

Comme quoi, avec douze ans d'avance, ma propre chute était racontée. Ce n'est pas le réalisateur que j'ai vu pour la dernière fois, le sombre jour que j'ai dit, mais à travers lui tous ceux avec qui j'avais vécu si longtemps, certains même dont j'ignorais le nom. J'ai dû débarrasser le plancher sans un adieu et, bien entendu, sans fleurs ni ovations. Bien que je me sois efforcé de garder l'air doux et calme hérité de mon père, j'ai ressenti l'écœurement éprouvé par mon personnage, courbé au-dessus du lavabo dans les toilettes, brisé par un haut-le-cœur interminable, de même nature que celui qui m'attendait au dernier chapitre de ma vie professionnelle. L'intervieweur, lui, à la dernière ligne du récit, rentrait chez lui retrouver sa fille endormie.

Premiers jours

Je ne sais pas par quoi commencer. Je verrai plus tard, car dans l'immédiat commencer n'attend pas. Je suis toujours à l'heure mais je n'ai jamais su par quoi commencer. Commencer

prend la vie : voilà ce que je pense. Commencement et fin ont partie liée ? J'ai toujours eu le pressentiment que ça allait mal finir et ça m'a empêché d'écrire ce qui pourrait passer pour un commencement. Il faut pourtant bien que je commence, que j'essaie, pour une fois, de faire ce qu'il faut. La difficulté : je ne pense jamais à ce que je vais faire et toujours à ce que je ne fais pas. Pas de commencement possible si on ne se place pas loin en arrière, là où se perdent les commencements. En général, on n'en demande pas tant. On part dans tous les sens, on se laisse aller et c'est tout. Finir s'impose plus vite que commencer. Peut-être parce que la fin surgit sans qu'on ait son mot à dire. D'ailleurs, on ne vous le demande pas. C'est comme ça. À prendre ou à laisser. On ne revient pas en arrière. Même quand on y voit plus clair, en cours de route, les points de départ ne se rattrapent pas.

*

Angela, que j'ai rencontrée à Venise il y a deux mois, la dernière fois que je suis parti m'y installer pour toujours, m'a suivi finalement à Paris où elle a un pied-à-terre, quand j'ai de nouveau, incorrigible, pris un billet de retour. Elle m'adresse un regard éploré. Elle veut absolument le lire, ce carnet que je trimbale toujours avec moi. Qu'est-ce que je peux bien raconter, partout où je me trouve, parfois même dans l'obscurité d'un théâtre. Qu'est-ce qu'il y a de si urgent à écrire qu'on ne puisse pas attendre d'être rentré chez soi pour le noter, assis à sa table ? Je sors mon carnet de ma poche n'importe où, en effet, et hop, voilà, une petite phrase, puis une autre, ça n'en finit pas…

Parfois, je dois me démener comme un beau diable pour écrire trois mots que je ne parviendrai certainement pas à relire le moment venu. Je ne suis pas très chaud pour donner suite à la demande d'Angela, trop persuadée que je parle d'elle à chaque page ou presque. Ce carnet est mon domaine réservé. Après tout, je n'ai rien d'autre, mais au moins ça. Ce n'est pas que je ne sois pas sûr de lui, mais je ne suis pas sûr de moi, c'est le moins que je puisse dire. Il protège ma solitude. Pas besoin de jouer de la gâchette. Simplement, à la relecture, sinon même à la lecture, mes notes, si je les lis, me parviennent avec un écart, à la façon d'un écho, et il leur arrive d'être si transformées, pour ne pas dire déformées, que je n'y comprends plus rien. Je m'y perds. On se perd soi-même dans le labyrinthe de ce qu'on écrit. J'essaie de m'en tirer en disant à Angela que Dieu ne me permet pas de faire lire ma vie secrète à qui que ce soit. Mais je ne fais que provoquer son hilarité. Elle semble ne jamais rien avoir entendu d'aussi drôle. Je suis coincé. Pas d'autre issue que de sortir mon carnet de ma poche et de le lui confier. Par avance, j'en rougis de honte.

Ne pas se réfugier dans le mutisme. Ne pas se gorger de silence comme d'un alcool dans le sang, le visage à moitié caché, le visage sans yeux à cause de la honte. Continuer à écrire dans l'espoir de reprendre sa vie en main. Aller à la tâche, faire son devoir, suivre des personnages qui ne se donnent aucun but. Essayer de dire à voix haute ce qu'on pense vraiment. Étreindre le monde entier dans ses bras ouverts, même si on n'y arrive pas aujourd'hui, ni demain, ni les jours suivants. Même si le livre achevé, on n'y est toujours pas arrivé.

Si j'étais rêveur, je me laisserais transporter dans le monde réel. Entre tous les maux, je choisirais la vérité. Je ne me laisserais inviter que dans des histoires vraies. Je laisserais les nuées en suspens jusqu'à ce qu'elles se disloquent avec ce qui me bouchait la vue. Je n'oublierais pas qu'il suffit d'un rien pour que le vrai et le faux tombent dans les bras l'un de l'autre.

*

Angela et moi, sommes-nous le vrai et le faux ? Ça dépend des jours. À Venise, dans le crépuscule hivernal, j'ai été séduit par son regard. Mais dès la première nuit, j'ai bien vu que quelque chose clochait. Elle était un peu trop grande, un peu trop brune. Le sombre a assez de place en moi comme ça. J'aimais qu'elle m'emmène chaque après-midi à la Rivetta prendre un chocolat et des tartines de beurre et de confiture, un goûter en quelque sorte. « Tu as envie ? » me demandait-elle quand je l'embrassais sur les lèvres. J'adorais cette question. Avec Angela, je voyais passer les jours sans voir passer le temps.

C'est un bonheur pour qui est tenu de faire des histoires pour un oui ou pour un non avec ce qui n'en est pas. Et chemin faisant, d'aller jusqu'à écrire l'histoire de sa vie. Sans oublier les étreintes, les baisers. D'écrire jusqu'à endurer des souffrances dont il ne sait rien. D'écrire jusqu'au blanc éclatant.

De temps à autre, comme une folle, la parole parle toute seule. Écrire, est-ce lui faire entendre raison ? Vous pensez bien

que je n'ai jamais dit ça. Je suis le premier à me méfier des phrases qui s'étirent en ligne droite et à leur préférer celles qui suivent les traits d'un visage. J'irais jusqu'à affirmer qu'il faut cesser d'écrire avec le visage qu'on a. Dans l'abrupt de la séparation, les phrases font passer le courant.

Le défi de la nuit : guérir les blessures du jour. En attendant, ça commence mal : je pense *écrire* et j'écris *guérir*. Ça ne s'invente pas. Surtout quand il est plus difficile de trouver les mots justes que de traiter une morsure de serpent.

*

La jeune femme frôlée ce matin dans le vaporetto s'est retournée et m'a souri. Je n'ai plus vu qu'elle jusqu'à la nuit. Elle tenait un étui à violon. Ensuite, je n'ai plus vu qu'elle jusqu'à l'aube. Elle était dans le dancing où j'ai atterri avec Angela. Pas seule, malheureusement. Avec elle un petit homme en costume noir avec qui elle semblait parler « affaires ». Je n'ai pas osé lui adresser la parole. Pas à cause d'Angela, mais simplement de la crainte qu'elle m'inspire. Je n'ai jamais été à ce point entre l'attraction et le rejet. Pour le moment, l'attraction tient la corde. Comment la retrouver ? Je sais qu'elle est descendue dans un hôtel près de La Fenice où elle doit donner un concert, c'est tout. Saurai-je écrire une phrase, un jour, où je la retrouverai ? Une phrase où je la serrerai dans mes bras ?

De retour chez elle, je dois présenter mes excuses à Angela qui a perçu mon manège. On ne la lui fait pas. Évidemment, si

je devais rencontrer à nouveau la violoniste, les choses sérieuses commenceraient, je ne m'en tirerais pas comme ça. Mais nous n'en sommes pas là. J'ai du pain sur la planche, je n'en suis qu'aux toutes premières pages. Pourquoi toujours prétendre que la ligne droite est le plus court chemin ?

Oui, oui, embrasser la violoniste jusqu'au matin dans le silence magnifique.

*

Sourire à Angela, qui prend une photo de moi sur le pont de l'Accademia. Devoir découvrir mes dents jaunies et mes gencives rougies.

Être à sa place sur le rebord d'une fenêtre du dernier étage, côté rue, dans le blanc d'un flash. « À quoi penses-tu ? » me demande-t-elle. Je n'ose pas lui dire les mots que je viens d'écrire.

Tous ces rez-de-chaussée, aux Giardini, protégés par d'épais barreaux. Respirer à pleins poumons derrière des barreaux.

Quand croiser une âme sœur est aussi improbable que d'être fusillé du regard par un aveugle.

Être pourchassé dans un monde de fiction.

Pouvoir écrire ce qu'on n'oserait jamais dire, même pas à sa bien-aimée.

Oui, oui, ces phrases figurent noir sur blanc dans mon carnet. Avec d'autres que je n'ose même plus recopier, dont l'heure est passée. Dès la première lecture il est souvent trop tard.

Quand Angela prend une pose théâtrale à la Punta della Dogana, le rire me racle la gorge et m'éclaircit la voix. Elle me dit qu'il ne faut pas avoir peur de rire de temps en temps. Je lui réponds me méfier de tout ce qui peut passer pour de l'angélisme. Et le combat commence. Je l'interromps en lui annonçant mon retour imminent à Paris. « Je voulais te faire la même annonce, répond-elle. J'y serai. Impossible de me passer de toi. » J'en suis touché mais inquiet. La situation va exiger plus de tact que je n'en possède. Mon obsession, dans l'immédiat, c'est la violoniste. Je suis décidé à suivre la piste et pas prêt à l'abandonner. Si je néglige les forces de l'inconnu, je n'ai pas la moindre chance de m'en sortir. Le silence n'a plus qu'à colporter le silence.

L'oubli n'oublie rien. Oublier la violoniste me rendrait la vie tellement plus facile. Mais non. Ce n'est pas encore cette fois-ci que je me contenterai d'un aller simple.

Elle et moi, bien serrés dans une boîte à chaussures, que nous appellerions « l'avenir ».

Non, non, une tombe (j'y pense à cause de la boîte à chaussures) n'est pas un gouffre, c'est un trou où la terre serre les mâchoires.

Quand j'aurai trouvé les mots justes, je n'aurai plus qu'à les perdre à nouveau comme on perd le rythme au milieu d'une danse.

*

Ceux qui s'imaginent, quand deux phrases se succèdent, être capables de tout. De deux phrases, ceux qui s'imaginent faire une planche de maintien et, d'une planche de maintien, une planche de salut. Ceux qui prêtent aux mots le pouvoir d'ébranler les murs et de faire vibrer les vitres comme un coup de tonnerre.

Pas besoin d'arriver au point final pour être à la limite de la zone dangereuse. Arrive-t-on au point final avec des mots volés à l'arraché ? Il suffit d'un deuxième mot pour s'éloigner de la vérité vraie.

Écrire dans une langue de cendre ne rallume pas le feu. Il faut piocher dans l'inquiétude, encore et toujours, sans avoir appris les mots qui sauvent. C'est pareil que d'être mort, quand la vie se joue à l'écart de sa langue. Celui qui ne tient pas sa langue est un homme mort.

Écrire comme si on disait la vérité à son père.

*

Ne plus s'imaginer le diable sait quoi. Les temps sont durs pour ceux qui vont droit aux faits.

Accorder une foi aveugle à tout ce qui bifurque. La foi : avoir la certitude qu'on peut toujours tout recommencer depuis le début.

Vivre toute sa vie à côté d'un violon sans savoir en jouer. De tous les instruments de musique, pourquoi est-ce le violon qui me vient aussitôt à l'esprit ?

J'éprouve ce qui me manque, emporté par le courant du temps.

Encore une journée de gagnée dès que s'éclaircit une lumière rougeâtre dans le ciel nocturne.

*

Le jour où l'on découvre qu'il n'y a plus d'étendues lointaines.

Le jour où l'on découvre que la vie ne rime à rien et que le monde court à sa perte.

Le jour où plus personne n'appelle et où l'on ne reçoit plus de courrier.

Le jour où votre main n'atteint plus jamais la main de votre bien-aimée.

Le jour où l'on se perd dans la honte.

Le jour où l'on devient intarissable pour cacher que l'on n'a plus rien à dire.

Le jour où la salle où l'on réunit chaque année ses amis est complètement vide.

Le jour où le fil sur lequel on se tient devient de plus en plus mince.

Le jour où l'on est exclu de la vie du jour.

*

Angela referme le carnet. Je suis dans mes petits souliers : c'est la première fois que je le fais lire à quelqu'un. Elle me dit avoir besoin d'un peu de silence, car toutes ces phrases s'agitent dans sa tête. Du coup, elle ne sait plus où donner de la tête, préfère ne pas commenter celles où il est question d'elle, même si elle n'en pense pas moins. Il y aurait beaucoup à dire, je n'aurais rien compris à l'amour qu'elle me porte. Amour, d'ailleurs, n'est pas un mot qu'elle met à toutes les sauces. Elle ne l'emploie que lorsque, vraiment, elle ne peut pas faire autrement. En l'occurrence, pour exprimer le sentiment que je lui inspire, elle n'en connaît pas d'autres. La phrase qui l'a le plus émue : *Le jour où votre main n'atteint plus jamais la main de votre bien-aimée.* Elle souhaite que ce jour n'arrive jamais.

Angela reprend sa lecture du carnet des jours sans suite

Angela m'a pris la main, l'a serrée très fort, et m'a conduit dans sa chambre où nous nous sommes retrouvés sur son lit. La fenêtre était ouverte, on entendait l'accordéon d'un gondolier emmenant un groupe de touristes, répartis sur plusieurs gondoles. Mon amoureuse voulait absolument me montrer son pouvoir sur moi. « C'est tout de même mieux que le son du violon, un bon air d'accordéon », me dit-elle. Puis nous nous sommes laissés aller à commettre des péchés. Mais le plus grave, selon moi, était d'avoir rompu le secret de mes carnets.

*

J'ai entendu dire qu'après un silence, un mot ne donne à la phrase qu'une faible part de sa lumière. Seule la musique rend leur place aux mots blessés. Ce n'est pas un rêve, je l'ai entendu dire. Excusez-moi, les mots ont d'autres chats à fouetter que de jouer les héros dans une trame ni faite ni à faire. Je ne ris pas, je le crie sur les toits, l'ayant entendu dire. Ce n'est pas forcément du latin, ce qu'on ne comprend pas. Parler l'hiver venu, même pour ne rien dire, ne diminue pas le froid. Chaque fois que je dis quelque chose, je me regarde dans la glace pour m'assurer que c'est vrai. De toute façon, je ne parle jamais qu'avec les mots des lettres jamais envoyées.

Le silence, au cœur du récit, comme un épouvantail en plein champ.

*

« Un autoportrait ? » me demande Angela. Pourquoi pas un autoportrait ? Faire son autoportrait est un but d'écriture comme un autre, mais surtout, s'y essayer sans modèle en s'élançant dans le vide immense, autant que possible sans rater une marche.

La question d'Angela me poursuit. Faire son portrait comme on dompterait des bêtes sauvages. Il y en a tellement en nous qui ne se laissent pas approcher et encore moins apprivoiser. Après quoi, il ne resterait plus qu'à exposer son autoportrait dans un sourire. Le recouvrir de poussière pour ne pas voir de quel côté il penche dans la généalogie familiale. Depuis le temps que je m'y emploie, pas un autoportrait sans que ma mauvaise tête apparaisse. Je ne sais pas comment je m'y prends mais j'expose toujours mon plus mauvais profil. Angela en convient. Elle trouve mes notes trop sombres par rapport à ce qu'elle perçoit de moi. On ne s'ennuie pas avec moi dans l'intimité, assure-t-elle. Je peux être très drôle, plein de feu, en tout cas. Elle ne comprend pas cette noirceur qui saute aux yeux à la lecture de ce que j'écris. « Et si tu oubliais la radio, me demande-t-elle, tu crois que ça irait mieux ? »

Angela continue sa lecture

Dans chaque autoportrait, s'efforcer de dégager un peu d'air autour de la bouche. Pas trop de regards appuyés ; dans le regard, s'en tenir si possible aux élans du cœur.

À mesure qu'on les passe sur le visage, les couleurs paraissent de plus en plus froides. Impossible de peindre un homme qui n'a pas la chair de poule.

Être quelqu'un d'autre peut attendre.

Pour ne pas en voir de toutes les couleurs l'autoportrait s'éteint dans le noir.

J'avais écrit : *Pour le moment, j'écris mon autoportrait pour répandre mes cendres*, puis je l'ai effacé. C'est vrai, mais je ne peux plus l'écrire. C'est nouveau. Je ne peux plus écrire le mot « cendre ».

Angela lève les yeux de la page qu'elle est en train de lire. Me dévisage sans rien dire. Moi non plus, je ne dis rien. Nous avons l'air, tous deux, d'observer une minute de silence. Plus tard, je lui promets de lui parler de tout ça un autre jour. Pour le moment, la blessure est trop vive. J'essaie tout juste de réapprendre à vivre avec elle. J'aurais préféré une autre

complice, mais on ne choisit pas. Angela ne répond rien. Elle continue sa lecture.

Suite de jours sans suite, des notes crayonnées dehors, dans le métro, un peu partout

Cette jeune fille dans le métro, dix-huit ans à peine, plongée dans un article de 20 Minutes *sur le chantier des retraites. À son âge, au lit tard dans la matinée, je m'imaginais avec une grande femme nue du siècle précédent, toute à la contemplation des nénuphars.*

Petite faim de 13 heures. Si j'achète deux pizzas, la troisième est gratuite. Petite faim de 16 heures. « Le plat du jour, c'est du rabe. – C'est quoi du rabe ? – Du poisson. – Quel genre de poisson ? – Du poisson comme du poisson. » Voilà.

Quand je me serai bien mordu les doigts, je jouerai du piano. Quand je serai mis à pied, je danserai jusqu'à l'aube.

Tous ces pays où bourreau est encore un métier d'avenir. J'en ai connu un près de la radio qui n'avait de cesse que de ronger son frein dans l'attente d'un sort meilleur. Je lui souhaite de mourir de sa belle mort dans une lumière verdâtre et

l'espoir d'être vite oublié. L'oubli est ce qu'il peut attendre de mieux.

Deux amoureux devant ma voiture. L'homme caresse le pantalon de la jeune femme là où ce serait grave si elle ne portait pas de pantalon.

Deux dames chez Dia. L'une d'elles : « Si elle n'a pas d'argent pour son enterrement, comment elle va faire ? »

Au téléphone dans le métro : « Je l'ai appelé hier, il n'était pas bien ; il ne savait pas s'il irait à Rio ou à Miami. »

En face de moi, un grand rapace lit une étude sur le recyclage des métaux.

Femme au téléphone, rue de Babylone : « Si tu veux te séparer, faut l'dire. Mais pas me l'balancer comme ça. »

*

Angela pose sa main sur ma jambe et l'appuie de plus en plus fort. Je me crois obligé de lui préciser qu'il ne s'agit pas d'elle, chaque fois qu'il est question d'une femme, mais d'une pauvre victime de ma passion de la notation. Elle n'insiste pas, poursuit sa lecture.

21 heures, métro. Ça chauffe à la station Glacière.

23 heures. À Mabillon, Peter Handke dans le métro qui vient de s'arrêter : « Prenons un verre, celles qui nous attendent nous attendront peut-être encore. »

Elle rit.

*

Une journée, c'est un espace de temps où l'on s'abîme en soi-même dans l'attente de retrouver son grand amour.

Elle me donne un baiser.

Il n'est pas très glorieux de s'en prendre aux mouches, même quand elles s'attardent sur le beurre de votre tartine. J'ai toujours été ému par les mouches, remuantes de vie, jusque dans l'obscurité vide. Il y a sans doute plus de vie dans une mouche que dans bien des phrases alignées avec une lenteur laborieuse.

Je pensais qu'au fil des années on ne voyait plus les choses que comme elles sont exactement dans la réalité.

L'état de dévastation dans lequel vous laissent certains livres, certains spectacles. Vite, se plonger dans la nuit et prendre un bain de lumière.

*

Que faut-il redouter quand on écrit une phrase ? Passer d'une phrase à l'autre, c'est se risquer au-dehors en laissant ses proches derrière soi. D'une phrase à l'autre, si ça pouvait être chaque fois une vie qui recommence… Venir à bout des phrases multiplie les petits abris. Ça ne nous tire pas forcément d'affaire. Alentour, la menace du vide se déploie. Écrire, ce peut être mettre ses biens au mont-de-piété pour boucler ses fins de mois.

Elle sourit.

Effacer toute phrase qui ne vous brûle pas les doigts. Considérer comme nulle et non avenue toute phrase qui ne vous aurait pas contraint à défoncer les touches de votre clavier d'ordinateur.

*

Avec l'âge, je n'ai plus de goût que pour les violonistes, surtout quand elles ne jouent pas. J'aime leur nudité lorsqu'elles se débarrassent de leur violon.

Mon goût secret pour les meurtrières, surtout quand il n'y a pas de coups de feu.

Avoir les pieds sur terre n'empêche pas les astres de décliner.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire de violoniste, me demande Angela en levant les yeux vers moi. Et ces meurtrières, qui sont-elles ? » Je lui réponds que je n'ai jamais dit ça, que je me suis contenté de l'écrire, c'est tout. Elle craint de passer pour